Virages dangereux de J. B. Priestley, ou la partie de bridge

Jacques Bobet

Volume 1, Number 4, July–August 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59659ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bobet, J. (1959). Review of [Virages dangereux de J. B. Priestley, ou la partie de bridge]. *Liberté*, 1(4), 262–266.

Virages dangereux de J. B. Priestley, ou la partie de bridge

La pièce de Priestley¹ s'adresse droit au détective-amateur qui sommeille en chacun de nous, et strictement à celui-ci. Le psychologue ou le sociologue n'y trouvent point leur compte. C'est un drame policier, et il a ceci en commun avec les romans policiers qu'il table sur cet incroyable courage mental, cette insatiable soif de savoir qui s'emparent de nous dès que nous sommes aux prises avec une intrigue policière.

Nos instituteurs ne purent jamais retenir notre attention plus de cinq minutes sur un sujet donné, mais nous étions capables de jouer "aux gendarmes et aux voleurs" pendant des heures chaque jour; nous étions capables de relire les mêmes histoires de brigands d'une année à l'autre, et d'aller, plus tard, les voir jouer à la scène, puis à l'écran.

Nous sommes devenus des adultes routiniers, paresseux d'esprit, heureux de toutes les distractions, mais je connais — nous connaissons tous — de parfaits ilotes capables de se retrancher de leur milieu, de leur famille, de perdre le boire et le manger, de devenir d'un égoïsme féroce, pour s'assurer les deux ou trois heures nécessaires à la lecture d'un roman policier.

Tous ensemble, nous formons des peuples très dociles, capables de nous en remettre avec une détestable résignation pour tout ce qui concerne nos finances, l'éducation de nos enfants, et jusqu'à notre éventuel départ à la guerre, à des politiciens d'occasion; en un mot, le civisme est la dernière de nos vertus. Mais les journaux ne se vendent jamais de si bel entrain qu'au moment des grandes affaires criminelles dans lesquelles la police semble avoir perdu son latin.

Les mémoires de Charles de Gaulle se sont bien vendus, je pense, mais qu'on songe au succès possible d'une belle histoire de

¹ Cette pièce a été reprise au début de l'été, à Montréal, par le Théâtre-Club.

brigands intitulée: "Les Aventures du Grand Charles"! En style médiéval, peut-être, comme Robin des Bois:

"En cette année, grande pitié s'abattit sur le Royaume de France. Les campagnes estoient ravagées par les brigands; les coupe-jarrets à la solde des Comtes du Système avaient envahi les rues de la capitale, et n'y avait femme ou fille de France qui ne criât au Ciel de prendre le Royaume en sa Merci. Pour lors, en la paroisse de Colombey les deux églises . . ."

Voire de brigands hugoliens:

*"Alors à Colombey, fief des deux églises
"D'où son oeil surveillait l'enchaînement des crises,
"Charles qu'on disait Preux, Charles qu'on disait Grand,
"Depuis qu'à Roncevaux avait péri Roland,
"Se dressa tout debout sur ses grands étriers . . ."*

Voire de gangsters, dans le style de Rex Stout:

CHARLIE STRIKES AGAIN.

"My name is Archie. I work for Charlie. We live in the old brownstone house at the corner of 43rd street, in Dovey-Double-Spike. They call my boss the Tall Genius . . ."

Il suffit d'y songer pour en perdre le souffle! Et c'est exactement ce qui arrive au spectateur de la pièce de Priestley. Dès qu'on a dépassé la scène d'exposition, qui est gauche, dès qu'on a compris qu'on n'aura pas affaire à un drame psychologique, on reste sur le bord de son siège d'une révélation à la suivante, au point que les entractes surprennent et agacent. On croirait assister, participer même, à une partie de bridge superbement menée par un joueur de grande classe, tant il est vrai, d'ailleurs, qu'une pièce de théâtre fait toujours songer par certains côtés à une partie de cartes, de la même façon qu'une partie de cartes entre vieux amis fait toujours un peu penser à une représentation théâtrale. Et dès qu'on y a pensé, la comparaison entre *Virages dangereux* et une partie de bridge s'impose.

L'auteur commence par se donner la main du mort. C'est normal; il y a droit. Ce qui est moins normal, c'est qu'il se la donne à lui seul. Par là, j'entends que dans une partie de bridge régulière, la main du mort, une fois abattue sur la table, n'est plus équivoque pour personne. Dans la pièce de Priestley, c'est un faux mort, ou plutôt c'est un faux suicidé; mais cela, nous ne le saurons que bien plus tard, alors que nous aurons déjà perdu la partie depuis longtemps. Puis l'auteur se donne les quatre as traditionnels: l'amour, les amours défendues, l'adultère, la drogue, (et même un cinquième as qu'il garde dans sa manche: la per-

version sexuelle) avec toutes les combinaisons que cela implique au sein d'un groupe où l'on semble avoir vécu dans une grande intimité, avant, pendant et après les cérémonies à l'église ou à la mairie. Groupe charmant, où l'on semble avoir pratiqué une douce pratique de "laisser faire, laisser passer", de "libre échange" depuis des années. On y trouve de tout: un homme aime une femme qui aime un autre homme qui ne l'aime pas, mais qui en revanche aime une femme qui a épousé un troisième homme qui, à son tour, ne l'aime pas, mais, en revanche, aime un homme (le premier, celui du début de ma phrase), qui ne l'aime pas assez mais qui aime trop la drogue, et à l'occasion, les armes à feu. Je ne dévide là que le fil conducteur sur lequel se nouent de multiples petites "combinaciones" qui font que l'on ne doit pas souvent s'ennuyer chez ces gens-là. Et l'on viendra, après cela, nous parler comme d'une nouveauté, des réactions en chaîne. La voilà bien, la vraie famille atomique!.. Par quel soudain retour à la morale bourgeoise ces gens-là ont-ils à une certaine époque de leur vie accepté de se marier, alors que tout semblait si bien s'arranger sans ces formalités? Enfin, c'est une superbe famille de drame policier! Je ne m'en plains pas; je suis naturellement curieux "de moeurs".

Inutile de dire aussi qu'avec une distribution des cartes comme celle-ci au départ, les gens qui se hasardent à jouer aux cartes avec Monsieur Priestley n'ont pas encore compris ce qui leur arrive, qu'ils ont déjà perdu jusqu'à leur chemise. Au début, la partie s'amorce si lentement, l'auteur a l'air de savoir si mal tenir ses cartes en main, qu'on a l'impression de jouer avec un amateur. Puis la première histoire d'amour se découvre; on se dit: "Il joue à coeur!" On reclasse ses cartes et on concède le premier pli. Mais dès le second tour, ce diable d'homme ramasse le pli des amours défendues; au troisième, celui des perversions sexuelles, et ainsi de suite jusqu'au moment où, au cas où vous n'auriez pas encore compris, l'auteur sort un revolver de sa manche, et tire sur le mort une seconde fois. Là, le spectateur perdant ramasse son chapeau, et rentre se coucher, après avoir regardé sous le lit, et en se jurant qu'il a joué aux cartes pour la dernière fois. Serment d'ivrogne, bien sûr!

Inutile de dire aussi que la prochaine fois que je jouerai avec J. B. Priestley, je commencerai par jeter un coup d'oeil discret dans sa manche, et que je surveillerai ses mains de près pendant qu'il distribue les cartes. Ou, pour parler plus clairement, je trouve que dans cette pièce, l'auteur triomphe un peu trop facilement et sans la moindre économie de moyens dramatiques, sans grande psychologie, sans grande finesse, pour tout dire. Il vous assène ses cartes maitresses l'une après l'autre sans vous laisser le temps de respirer, et le tour est joué. Quand on songe que nos grands auteurs

n'avaient, comme ressorts dramatiques que deux ou trois passions bien communes: l'amour (et son contraire, la haine) avec un assaisonnement, suivant le cas, du sentiment de l'honneur ou de la soif du pouvoir! Quand on songe que Phèdre fit scandale — et fait encore scandale — parce qu'on y décrivait les amours incestueuses d'une femme pour son beau-fils! Et que la pièce durait cinq actes, et que le spectateur "jouait" jusqu'à la dernière seconde! C'était tout de même une autre façon de conduire une partie, et qui ne laissait à personne cette impression d'avoir été un tant soit peu "roulé comme au coin d'un bois". Nos auteurs modernes ne connaissent pas leur bonheur: ils en ont des ressources qu'on n'osait pas employer il y a encore si peu de temps!

Et c'est pourquoi je ne suis pas si sûr que la pièce de Priestley soit aussi magistralement conduite qu'on s'est plu à le répéter.

En premier lieu, comme je l'ai dit plus haut, parce que s'étant donné toutes les cartes maîtresses, tous les ressorts dramatiques, il les utilise l'un après l'autre, comme un feu roulant, sans vraiment en exploiter aucun.

En second lieu, parce que cette "main" extraordinaire qu'il s'est donnée au départ, ne lui suffit tout de même pas. Il se trouve pris, à la fin de la partie, avec deux ou trois fausses cartes dont il n'a pas réussi à se débarrasser. En termes de bridge, encore, il n'a jamais "joué de la table"; il ne s'est pas servi de son mort. Et le voilà obligé de nous jouer deux petites cartes bien faibles: le garagiste qui a fait des révélations si accablantes à l'un des membres de la famille, mais que la police semble n'avoir jamais interrogé; et ce petit morceau de tissu que l'un des personnages "qui est assez bon observateur" a subtilisé sous le nez de la police. Pas forte du tout, Scotland Yard!... Pas forte du tout, dans les pièces de Priestley.

C'est qu'un bon drame policier doit être encore tellement plus difficile à écrire qu'un bon roman policier! Un romancier dispose de deux cents pages environ; c'est-à-dire qu'il exige du lecteur trois heures d'effort soutenu, d'attention qui ne faiblit pas. Durant ces trois heures, il y a bien des chances pour que ce lecteur soit dérangé deux ou trois fois, et perde le fil. C'est toujours autant de gagné pour l'auteur. Au théâtre rien de tel; il y a bien un entracte, mais il ne distrait pas: il repose. Il permet au spectateur de faire le point, de se ressaisir, bien plus que de perdre le fil.

L'auteur d'un roman policier sait bien aussi qu'après une heure et demie de lecture, le lecteur moyen commence à se fatiguer, à lire trop vite, à sauter des bouts de phrases. C'est généralement là qu'il en profite pour placer les quelques mots, la petite phrase en apparence insignifiante qui est la clef de l'énigme.

Comme il a déjà eu le temps de vous lancer sur plusieurs fausses pistes (en deux cents pages on a la place d'amorcer beaucoup de ces fausses pistes) on finit par "donner sa langue au chat", jusqu'à un certain point, et par lire automatiquement. L'auteur du drame policier ne peut pas capitaliser sur cette fatigue. Au bout d'une heure et demie, il faut que tout soit terminé, empaqueté, ficelé, et que le spectateur soit sur le chemin du retour. En si peu de temps, pas de fausse piste possible; l'attention du spectateur se soutient très bien pendant ces quatre-vingt dix minutes, aiguillonée qu'elle est par la présence des acteurs, le timbre de leur voix, leurs attitudes, et aidée par cette merveilleuse mémoire que nous avons au théâtre. Si bien qu'on est encore tout frais au moment où le joueur commence à vous refiler ses petites cartes, et qu'on ne pardonne rien. Prenez ce petit morceau d'étoffe qui, dans *Virages dangereux* enveloppe si mal le pot-aux-roses, ce petit morceau d'étoffe sans lequel la pièce ne se dénoue pas. Un détail comme celui-ci peut à la rigueur passer dans un roman. La fatigue aidant, et aussi le manque d'imagination visuelle, on finit par se dire: "Après tout, c'est possible. Un tout petit morceau d'étoffe, derrière le pied d'un fauteuil, dans un coin de porte, sous le pan d'une tenture... Il est possible que la police n'ait rien vu". Mais à la scène, il faut le montrer, ce morceau d'étoffe. Il faut même qu'il puisse se voir de l'autre bout de la salle. En définitive, il faut qu'il soit de la grandeur d'une main, et d'une belle couleur qui attire l'oeil. Quels aveugles la police a-t-elle donc envoyés sur les lieux? Ah, ce n'est pas Maigret qu'on aurait "eu" comme ça!

Pauvre auteur dramatique! Obligé de tout dire en un temps record, en paroles frappantes, et de tout montrer ce qui peut se montrer. Comme il est nu!.. Il est comme le maître d'école que surveillent six heures par jour, cinq jours par semaine, et deux cents jours par an, trente paire d'yeux enfantins. Il faut vraiment être un grand maître déjà pour s'en tirer, comme J. B. Priestley, avec les honneurs de la guerre.

Jacques Bobet